

Martha Vassiliadi
 Université de Genève

SAMUEL BAUD-BOVY, TRADUCTEUR DE CAVAFY

Lorsque Samuel Baud-Bovy écrit pour la première fois au poète alexandrin par l'intermédiaire de son ami Dimitrios Petrokokkinos, il est âgé de 26 ans et il vient d'être nommé chargé de cours à l'Université de Genève. Cette première lettre écrite avec l'enthousiasme sincère de la jeunesse marque le début d'un échange fructueux, bien que de brève durée, entre le poète mourant et le jeune néohelléniste. La lettre mérite d'être citée¹ :

Genève, 20 décembre 1931
 1, rue Beauregard

Monsieur,

Chargé par l'Université de Genève, à la suite d'un séjour de deux ans en Grèce, d'un cours sur la langue et la littérature grecques modernes, je voudrais pouvoir insister sur votre œuvre qui pose un problème si intéressant au point de vue de la langue, qui est celui auquel je me suis placé pour mon cours de cette année.

Pour ce faire, je voudrais pouvoir étudier l'ensemble de votre bel œuvre et en suivre le développement chronologique, ce que je ne puis faire avec les anthologies et les extraits reproduits dans des articles qui sont les seuls matériaux dont je dispose.

Serait-ce très indiscret de vous demander à qui je pourrais m'adresser pour obtenir la collection à peu près complète de vos écrits? S'il m'était possible de la réunir, je la déposerais à la Bibliothèque publique de notre ville, pour que tous nos ελληνομαθείς puissent en profiter.

Avec l'espoir que vous voudrez bien me pardonner la liberté que je prends, je vous prie d'agréer, Monsieur, l'expression de mon admiration et de ma parfaite considération.

Samuel Baud-Bovy
 Licencié ès Lettres, Chargé de cours
 à l'Université de Genève

Flatté de ce vif intérêt, le poète qui reçoit au même temps de la part de Petrokokkinos une sorte de lettre de recommandation de Samuel Baud-Bovy, accompagnée d'un article élogieux à propos du jeune enseignant, paru très probablement dans le *Journal de Genève*, lui envoie toujours indirectement trois recueils de ses poèmes avec un petit mot de remerciement très formel² :

Αλεξάνδρεια, 10, rue Lepsius, 6 Ιανουαρίου 1932

Αξιότιμε κ. Πετροκόκκινε,

Έλαβα το γράμμα σας της 28 Δεκεμβρίου. Εδιάβασα μ' ενδιαφέρον τα αποκόμματα, περί του κ. Baud-Bovy, των εφημερίδων, που μ' εστείλατε. Άλλωστε, η δι' αυτόν εκτίμησις η δική σας είναι αρίστη σύστασις. ... Όταν γράψετε εις τον κ. Bovy πέτε τον, σας παρακαλώ, πως τον ευχαριστώ θερμώς για το ότι σκοπεύει ν' ασχοληθεί με την ποίησί μου.

Με πολλήν εκτίμησι,
 Κ. Π. Καβάφης

¹ G. P. Savvidis, *Μικρά Καβαφικά*, «Ο Καβάφης συντάκτης μαθητικής ανθολογίας», Hermis, Athènes, 1987, p. 209.

Pour le néohelléniste genevois qui a appris le grec « non seulement à la Faculté des Lettres de l'Université d'Athènes, mais de la bouche du peuple grec, dans le Magne, dans les Cyclades, etc. » (« όχι μόνο εις την Φιλοσοφικήν Σχολήν του Πανεπιστημίου Αθηνών αλλά από το στόμα του ελληνικού λαού, εις την Μάνην, εις τας Κυκλάδας κτλ.»³) comme le souligne un article publié dans la revue *Nea Hestia*⁴, et qui inaugure sa carrière universitaire avec une leçon sur la « Question de la langue », la poésie de Cavafy poserait « un problème si intéressant au point de la vue de la langue » qui offrirait des nouvelles pistes pour l'étude du grec, traumatisée à l'époque par les querelles des Anciens et des Modernes, des défenseurs de la langue savante et des démotocistes, les défenseurs de la langue populaire.

En 1931, Cavafy divise encore les cercles littéraires, qui ne contestent plus l'originalité de son œuvre, mais cherchent à comprendre comment ce Grec de la diaspora a réussi à secouer le romantisme attardé de l'école athénienne. Esprit ouvert et philologue lucide, Samuel Baud-Bovy a su très tôt exalter le génie et la modernité de la poésie cavafienne, et en l'intégrant à son enseignement universitaire, il fut peut-être le premier en Europe occidentale à présenter *ex cathedra* le poète d'Alexandrie, depuis maintes fois commenté et traduit partout dans le monde.

Fruit de son admiration pour Cavafy mais aussi de l'enseignement systématique de sa poésie, un premier article de Baud-Bovy paraît peu après la mort du poète dans le *Journal de Genève*⁵. En faisant abstraction de l'horrible coquille qui défigure le nom du poète de Cavafy en Karaphy et dont l'auteur n'est point responsable, ce premier texte, quoique peu connu de la bibliographie cavafienne, reste très important du point de vue de la réception de l'œuvre de l'Alexandrin en Europe. Certes, produit de son temps et de la critique littéraire des années trente, l'article qui reproduit quelques avis aujourd'hui contestés tel l'importance du vice pour l'art poétique cavafien, se construit sur un parallélisme assez réussi du poète avec ses contemporains athéniens. Insistant ainsi sur son origine de Grec d'Égypte, Baud-Bovy souligne avec une grande perspicacité ce que Cavafy réclamait tout le long de sa vie, sa modernité poétique. Voici comment il résume l'état poétique en Grèce :

Tandis que les poètes athéniens du XIX siècle, dans une langue archaïsante, sans contact avec la langue savoureuse du peuple, s'étaient efforcés d'imiter les maîtres du Romantisme et chantaient la chute des feuilles ou les pâles lis des joues de leurs muses, leurs successeurs, -les

² *Ibid.*, p. 213

³ *Ibid.*, p. 212

⁴

⁵ « Un poète néo-alexandrin », *Journal de Genève*, lundi 10 juillet 1933.

vingt ans en 1880- ne voulurent plus admettre d'autre langue que la langue vivante du peuple, de ses chansons, de ses légendes [...] et l'on assista ainsi à l'éclosion d'une nouvelle poésie, qui comprend, à côté des chefs d'œuvre durables, biens des œuvres verbeuses et superficielles [...] Kavaphis, au contraire, reprend la langue artificielle des écrivains archaïsants tout en y introduisant sans autre guide que son sens artistique et parfois le désir d'étonner, des expressions de la langue parlée, voire des dialectismes. Cette langue mêlée dont il se sert [...] convient admirablement par sa sécheresse, par sa recherche, par son abstraction, [...] aux termes mêmes de sa poésie uniquement cérébrale et ennemie de tout lyrisme⁶.

Cavafy aurait été content, s'il avait été encore en vie, de lire cette que sa poésie se définit comme « uniquement cérébrale et ennemie de tout lyrisme », raison pour laquelle elle a été d'ailleurs tant et pour si longtemps critiquée. Cette réflexion, qui aboutit à une proposition d'étude comparative entre le « Rouméliote Kostis Palamas » et « l'Alexandrin Kavaphis », Samuel Baud-Bovy la travaillera et la développera plus tard et en détail dans son livre *Poésie de la Grèce moderne* (1946). En 1933, s'excusant de trahir le « ton personnel du poète », il se contente de fournir au public genevois la traduction « quelque imparfaite qu'elle soit », d'un poème caractéristique de Cavafy. Il s'agit du fameux « En attendant les barbares », tel qu'il figure dans le *Journal de Genève* du 10 juillet 1931 :

-Ce que nous attendons, massés sur l'Agora ?
Aujourd'hui doivent arriver les Barbares.
-Pourquoi cette inaction dans le Sénat
et qu'attendent pour légiférer les Sénateurs ?
C'est qu'aujourd'hui doivent arriver les Barbares.
A quoi bon, désormais légiférer
Les Barbares, quand ils seront là, feront des lois.

-Et pourquoi l'Empereur s'est levé si matin
et s'est assis à la plus grande porte de la ville,
sur la route, officiel et portant sa couronne ?
C'est qu'aujourd'hui doivent arriver les Barbares,
Et l'Empereur attend, pour accueillir
leur chef. Même il a préparé
un parchemin à lui remettre, sur lequel
il a écrit pour lui beaucoup de titres et de noms.
- Pourquoi nos deux consuls et les préfets sont sortis
avec leurs toges rouges brodées aujourd'hui ?
- Pourquoi ils ont mis des bracelets si chargés d'améthystes
et des bagues étincelantes d'émeraudes ?
C'est qu'aujourd'hui doivent arriver les Barbares.
et que le beau parler et les harangues les ennuient
- Pourquoi tout à coup cette angoisse et ce désordre ?
(que les visages sont devenus graves !)
Pourquoi les places et les rues se vident
et pourquoi tous rentrent chez eux soucieux ?
C'est qu'il fait nuit et qu'ils ne sont pas arrivés,
et des hommes venus des frontières
ont déclaré que, de barbares, il n'y en a plus.

⁶ *Id.*

Et maintenant qu'allons-nous devenir sans Barbares ?
Ces gens-là, c'était une solution comme une autre.

Si Samuel Baud-Bovy en tant que critique de Cavafy s'écarte quelquefois de la réalité⁷, et cela ne serait pas entièrement de sa faute, puisqu'il suit très souvent les avis de Timos Malanos dont le livre sur Cavafy en 1933 fut une grande impression. En tant que traducteur de son œuvre, Baud-Bovy se distingue par une grande sensibilité et une rare précision. Notons qu'au moment où il publie son article intitulé « Un poète néo-alexandrin » et traduit les « En attendant les Barbares », les seules traductions de Cavafy qui existent en français sont celles, extrêmement soignées et revues par le poète lui-même, signées par Georges Papoutsakis ou celles de Théodore Grivas qui apparaissent sporadiquement dans des revues francophones telles que *La Semaine Egyptienne*, *Les Cahiers du Sud*, etc. En homme de lettres soucieux de se tenir au courant de l'actualité, Baud-Bovy avait certainement accès à ces revues (dans lesquelles il semble avoir découvert peut-être l'œuvre de Cavafy, comme le montre sa lettre au poète), mais cela n'empêche que sa version des « Barbares » diffère remarquablement des autres traductions.

Non seulement du fait qu'il respecte « au risque de paraître incorrect en français, la forme des interrogations de l'original qui ne sont pas des questions directes, mais introduisent une réponse à une question posée par un interlocuteur supposé », mais aussi parce qu'il réussit en inversant souvent l'ordre des mots à produire un effet d'orchestration et de musique poétique qui convient aux sonorités profondes du langage cavafien. Ainsi, la question indirecte « ce que nous attendons, massés sur l'agora ? » qui se répète au quatrième vers « et ce qu'attendent pour légiférer les Sénateurs » met en valeur la théâtralité du discours et révèle une coïncidence parfaite de l'horizon poétique et de l'horizon traductif, pour employer ici le jargon de la théorie de la traduction. En effet, si on enlève aux questions la construction interrogative (τί, γιατί) comme le suggère Samuel Baud-Bovy, on se rend mieux compte qu'il s'agit d'un faux dialogue qui sert uniquement à faire avancer le récit et que ce discours narratif, sous cette fausse apparence de dialogue, est proche d'un récit intérieur et présuppose une entente entre les interlocuteurs, dont celui qui répond se distingue par son intelligence ou sa perception supérieure.

Et la transposition de la question directe en question indirecte (« qu'est ce que » > « ce que ») n'est pas la seule réussite de la traduction des « Barbares » par Baud-Bovy. Quant à la question-constatation mi-tragique mi-ironique de la fin (« και τώρα τι θα γένουμε χωρίς

βαρβάρους;»), le néohelléniste genevois propose dans un français souple et naturel une belle version de la dernière phrase si typiquement cavafienne dans son ironie (« Οι άνθρωποι αυτοί ήσαν μια κάποια λύσις »): « Ces gens là, étaient une solution comme une autre ». Il vaudrait la peine de regarder de plus près les autres traductions françaises de ce même vers, tout en considérant bien sûr les modes de traduction prédominants à chaque époque, pour se rendre compte de la précision de la tournure de S. Baud-Bovy. Les voici dans l'ordre chronologique dégressif⁸ :

A part le titre qui, dans toutes les versions, reste le même, exprimant la continuité du

Georges Papoutsakis (1958)	Etienne Coche de la Ferté (1962)	Marguerite Yourcenar(1978)
A présent, qu'allons-nous devenir sans barbares ? Après tout, ces gens-là étaient une solution.	-Et maintenant, sans les Barbares, qu'allons-nous devenir ? Ces hommes là, en un sens, apportaient, une solution.	Mais alors, qu'allons-nous devenir sans Barbares ? Ces gens là étaient une solution.
Angelos Vlachos (1983)	Dominique Granmont(1999)	Samuel Baud Bovy (1931)
Et maintenant qu'allons nous faire sans barbares? Ces gens-là étaient une sorte de solution.	Et maintenant, qu'allons-nous devenir sans barbares ? Ces gens-là, en un sens apportaient une solution.	Et maintenant qu'allons-nous devenir sans Barbares ? Ces gens là étaient une solution comme une autre.

participe présent (περιμένοντας) et donc la continuité de l'attente des Barbares, il est aisé de constater que dans le tableau ci-dessus la rhétorique fait souvent tort à la poésie. On sent la gêne des traducteurs devant la simplicité de l'adjectif indéfini κάποια qui affaiblit volontairement et insidieusement la force du mot λύσις qu'il détermine. Ainsi, Papoutsakis ajoute « après tout », Vlachos « une sorte de solution », Etienne Coche « en un sens, une solution » et Marguerite Yourcenar, à qui on doit la traduction la plus lue de la poésie de Cavafy, se contente de traduire mot à mot sans prendre trop de risques. A mes yeux, la traduction de Baud-Bovy reste la plus réussie, fidèle et infidèle à la fois, car elle rend sans forcer le réseau signifiant sous jacent : se projeter dans un avenir sans Barbares signifie se projeter dans un non-avenir coupé de toute illusion de régénérescence possible : « c'est une solution comme une autre ».

⁷ Surtout en ce qui concerne la comparaison Palamas-Cavafy où S. Baud-Bovy rapproche les deux poètes en raison de leur solitude, ce qui n'est point vrai pour Palamas.

⁸ Il s'agit des traductions suivantes : C. P. Cavafy, *Poèmes*, trad. Georges Papoutsakis, Les Belles Lettres, 1958 ; Constantin Cavafy, *Présentation critique de Constantin Cavafy 1863-1933*, trad. par Marguerite

Samuel Baud-Bovy, ne cessera pas de traduire Cavafy. Le même article du *Journal de Genève* avec peu de changements apparaît dix ans plus tard dans la revue lausannoise *Formes et Couleurs* en 1945, peu avant que paraisse, également à Lausanne, son livre *Poésie de la Grèce moderne* (1946). Or, dans ce dernier où un chapitre entier est consacré à Cavafy, la traduction des « Barbares » subit d'importants changements. Au troisième vers « l'inaction » devient « absence d'activité », dans la troisième strophe l'Empereur n'est plus « officiel » mais « solennel, sur son trône et portant la couronne », alors que le dernier vers change en « C'était une solution que ces gens-là ». Comme s'il avait le souci d'être plus proche encore de son modèle, Baud-Bovy se permet quelques libertés qui rendent le texte plus explicite et permettent d'identifier certains principes interprétatifs de la part du traducteur, lequel semble avoir enseigné plusieurs fois ce même poème.

Pourtant, ce qui reste un mystère philologique que je n'arrive pas à résoudre et qui m'a été signalé par Danaé Lazaridis est que dans les trois versions de « Barbares » dont nous disposons, il manque toujours deux vers. Il s'agit des vers 20-21 («γιατί να πιάσουν σήμερα πολύτιμα μαστούνια/ μ' ασήμια και μαλάματα έκτακτα σκαλιγμένα;») qui sont tout simplement omis dans le texte français. Ces vers manqueraient-ils dans l'édition que Cavafy a offerte à Baud-Bovy en 1931? Vu la date de la première édition des « Barbares » (1898/1904) et l'extrême méticulosité du poète en ce qui concernait la distribution de ses recueils tirés à un nombre limité d'exemplaires, cela paraît peu probable. S'agirait-il plutôt d'une omission délibérée ou simplement d'une négligence de la part du traducteur qui, comme il le confie dans une lettre adressée à Timos Malanos, n'apprécie pas l'attachement « égotique » de Cavafy à ses poésies. A l'occasion de la parution de la biographie-commentaire du Timos Malanos *Le poète K. P. Kavafis* (1933) et des pamphlets qui lui ont succédé, Samuel Baud-Bovy lui écrit sur un ton amical⁹ :

Διάβασα κριτικές όπου σας κατηγορούσαν για την ανευλάβειά σας για τον Καβάφη. Είναι αστήρικτη μομφή. Εάν δεν με κάνετε να αγαπήσω τον Καβάφη, μου επιτρέψατε όμως να τον καταλάβω πολύ καλύτερα και πληρέστερα. Φέτος που στο Πανεπιστήμιο διαβάσαμε ποιήματα του Καβάφη, μου στάθηκε πολύτιμος βοηθός. Τον Καβάφη τον είχα γνωρίσει στην Αθήνα όταν ήρθε να θεραπευτεί. Τον συμπόνεσα βέβαια τότε γιατί ήταν σε άσκημα χάλια κ' είχε αυτήν την ανησυχία, την αγωνία στα μάτια που σου έκανε κακό. Μα με ξάφνιασε η εγωπάθειά του. Θυμάμαι που με ρώτησε ποιό ήταν το τελευταίο ποίημα της σειράς που μου είχε στείλει και του κακοφάνηκε που δεν μπόρεσα να του πω.

Yourcenar et Constantin Dimaras, Gallimard, Paris, 1978 ; Constantin Cavafis, *Poèmes*, préf. trad. et notes Dominique Granmont, Gallimard 1999, Constantin Cavafy, trad. par Ange S. Vlachos, Icaros, Athènes, 1983.

⁹ Timos Malanos, *Αναμνήσεις ενός Αλεξανδρινού*, Μπουκουμανίς, Αθήνες, 1977, p. 303.

Toutefois, cette confession faite à Malanos, dont les renseignements ne sont pas toujours fiables, n'expliquerait pas l'intervention audacieuse du traducteur sur le texte poétique, et l'omission des deux vers reste toujours une énigme. Après 1933, Samuel Baud-Bovy republiera ses traductions de Cavafy à plusieurs reprises et lorsque G.P.Savidis, le spécialiste cavafologue par excellence, viendra à Genève pour présenter les *Propos inédits d'esthétique et de morale* de C. P. Cavafy, Baud-Bovy avec Bertrand Bouvier acceptent le défi de traduire dans très peu de temps, spécialement en vue de la conférence, ces écrits intimes du poète. Ce beau travail de traduction, qui reste aujourd'hui inédit, offre un bel exemple de cette affinité élective qui liait le grand néohelléniste genevois et le poète d'Alexandrie. Ces dix-sept courts passages, écrits à des différents moments de la vie du poète, étonnent par leur sincérité et éclairent de façon unique les théories esthétiques et morales de l'œuvre cavafienne. En voici un échantillon :

Peu importe que personne ne soit d'accord avec moi. Mon propos n'est pas perdu. Quelqu'un peut-être le répétera et il est possible qu'il atteigne des oreilles qui, l'entendant, seront encouragées. L'un de ceux qui aujourd'hui sont d'un avis opposé pourrait un jour- dans une conjoncture favorable- s'en souvenir, et, à l'occasion de faits nouveaux, être persuadé ou du moins être ébranlé dans son opinion contraire.

Il en va de même pour diverses autres questions sociales, et pour certaines où l'essentiel est l'action. J'ai conscience d'être timoré, incapable d'agir. Je me borne donc à parler. Mais je ne considère pas que mes paroles soient inutiles. Un autre agira. Mais toutes les déclarations que je fais, moi le pusillanime, lui faciliteront le passage à l'acte. Elles préparent le terrain.

Yves Bonnefoy dit « qu'on ne traduit bien que son proche ». Je pense que pour Samuel Baud Bovy et le poète d'Alexandrie, c'est bien le cas.